RACISMES

Titre original: Racisms: From the Crusades to the Twentieth Century

© du texte : Princeton University Press, 2013

© de la traduction : Elena Matías, 2025

© de cette édition : Nouvelles Éditions Arpa S. L.

Première édition, dépôt légal : septembre 2025

ISBN: 978-84-10490-22-2

Réalisation éditoriale : Bonalletra Alcompas, S. L. Composition : Àngel Daniel Impression et reliure : CPI Black Print

Ce livre est imprimé sur du papier provenant de Suède, le pays ayant la législation la plus avancée au monde en matière de gestion des forêts. C'est un papier écolabellisé, traçable et à pâte mécanique.

Éditions Arpa 56 rue Cambronne 75015 Paris editionsarpa.com

Tous droits réservés.

Toute reproduction, représentation ou transmission d'une partie de cette publication, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

Francisco Bethencourt RACISMES

Des croisades au xxe siècle

Traduit de l'anglais par Elena Matías

CONTENU

REME	RCIEMENTS	I
INTRO	DUCTION	15
PARTI	E I. LES CROISADES	33
ı.	Des perceptions grecques aux perceptions musulmanes	37
2.	La reconquête chrétienne	46
3.	Universalisme : intégration et classification	75
4.	Typologies de l'humanité et modèles de discrimination	92
PARTI	E II. EXPLORATION OCÉANIQUE	113
5.	Hiérarchies des continents et des peuples	119
6.	Les Africains	148
7.	Les Américains	176
8.	Les Asiatiques	201
9.	Les Européens	233
PARTI	E III. LES SOCIÉTÉS COLONIALES	27
10.	Classification ethnique	279
II.	Structure ethnique	307
12.	Projets et politiques	346
13.	Discrimination et ségrégation	368
т 4	Abolitionnisme	28-

PARTII	E IV. LES THÉORIES DE LA RACE	419
15.	Classifications des êtres humains	429
16.	Le racisme scientifique	461
17.	Darwin et l'évolution sociale	493
PARTII	E V. LE NATIONALISME ET AU-DELÀ	523
18.	L'impact du nationalisme	529
19.	Comparaisons mondiales	573
CONCLUSIONS		621
NOTES		639



REMERCIEMENTS

J'ai entrepris des recherches approfondies pour ce livre durant l'année universitaire 2004-2005, grâce à une bourse de la Fondation Calouste Gulbenkian. En 2008-2009, un congé sabbatique accordé par le King's College de Londres a contribué à rendre ce travail possible : plusieurs chapitres ont été rédigés au cours de cette période. Je suis extrêmement reconnaissant envers ces deux institutions.

Je tiens à remercier mes collègues et amis qui ont accepté de lire des parties importantes du livre pour leurs conseils : Sir John Elliott, Ludmilla Jordanova, Miri Rubin et Jonathan Steinberg. Anthony Molho et Elisabeth McGrath ont lu les premières versions de chapitres ou de parties de chapitres. Les évaluateurs anonymes du manuscrit ont soulevé des questions importantes et souligné des détails significatifs. Ils ne sont pas responsables des erreurs restantes, mais ils m'ont certainement aidé à éviter des erreurs et ont contribué à clarifier mon raisonnement. Al Bertrand, directeur de publication pour l'Europe à Princeton University Press, s'est montré enthousiaste à l'égard du livre dès qu'il a pris contact avec moi. Son soutien et sa vision ont joué un rôle crucial dans ce projet. Je suis reconnaissant à Helen Hancock d'avoir révisé mon manuscrit de manière fiable et compétente, car l'anglais n'est pas ma langue maternelle.

Le texte final a bénéficié de la discussion des articles que i'ai présentés dans diverses universités, en particulier le séminaire sur l'histoire mondiale à l'université de Cambridge, le séminaire sur les empires à l'Institute of Historical Research de Londres, le colloque Beyond Slavery à l'université de Liverpool, la conférence J. H. Parry à l'université de Harvard, le séminaire sur la première modernité à l'université de Pennsylvanie, ainsi qu'à celle d'Oxford, le séminaire sur les races en Amérique latine à l'université de Warwick, le séminaire sur l'histoire globale au centre londonien de l'université de Notre-Dame, le séminaire sur le Moyen Âge et la Renaissance à le University College de Londres, le séminaire de recherche en sciences humaines au Wolfson College de Cambridge et le séminaire d'histoire à l'université de Manchester. Le symposium Racism and Ethnic Relations in the Portuguese-Speaking World que j'ai organisé avec Adrian Pearce a également permis de débattre des principales questions théoriques. Les étudiants de mon cours European Expansion: Civil Rights and Ethnic Prejudices et World History: Power and Inequality ont apporté des retours importants. Je tiens également à remercier Luiz Felipe de Alencastro, Sir Christopher Bayly, Harald Braun, Peter Burke, Michel Cahen, Diogo Ramada Curto, Richard Drayton, Rebecca Earle, Felipe Fernández-Armesto, Antonio Feros, Serge Gruzinski, António Sérgio Guimarães, Maria Concepción García Sáiz, Herbert Klein, Jean-Michel Massing, Joe McDermott, Anthony McFarlane, Kenneth Maxwell, Andrea Nanetti, Linda Newson, Maria Lúcia Pallares-Burke, José Pedro Paiva, Pedro Ramos Pinto, Lyndal Roper, Laura de Mello e Souza, Jorge Vala et Peter Wade – qui ont tous contribué à affiner mes recherches.

La préparation de ce livre a été un long voyage, qui a coïncidé avec la création de ma famille. Ulinka a été une compagne, une épouse et une mère extraordinaires pour nos enfants, João et Sophie. Ils m'ont tous fait découvrir la symbiose de la passion, de l'amour et de l'harmonie. Je ne peux que dire que la vie de notre famille a été une bénédiction pour moi ; elle m'a permis de mener à bien ce travail dans une atmosphère entièrement

détendue et aimante. En tant qu'historienne, Ulinka m'a posé les questions les plus difficiles, ce qui a contribué à développer mon argumentation et mon cadre théorique. Pour tout cela, je lui dédie ce livre. Mon père est décédé au cours de la dernière phase de préparation de ce livre. Tout au long de notre vie, nous avons été unis par un amour profond et une complicité qui survit à la mort. Il était un exemple de sensibilité, de finesse d'observation, de confiance, de loyauté, de persévérance, d'humour face à l'adversité et de joie de vivre que je porterai toujours en moi.

INTRODUCTION

Ce livre fait un pas de côté par rapport à l'opinion largement consensuelle selon laquelle la théorie des races a précédé le racisme. Il remet également en question les études révisionnistes récentes qui font remonter l'invention du racisme à l'Antiquité classique. Il rejette l'idée que le racisme soit un phénomène inné partagé par l'ensemble de l'humanité. Je soutiens que les configurations particulières du racisme ne peuvent être expliquées que par des recherches sur les conjonctures historiques, qui doivent être comparées et étudiées sur le long terme. Le racisme est relationnel et évolue dans le temps ; il ne peut être pleinement compris par l'étude segmentée de courtes périodes, de régions spécifiques ou de victimes bien connues – par exemple, les personnes noires ou juives.

La notion de racisme que j'utiliserai dans cet ouvrage – préjugé lié à l'ascendance ethnique couplé à une action discriminatoire – fournit la base de cette approche sur le long terme, permettant de retracer ses différentes formes, ses continuités, ses discontinuités et ses transformations. Mon travail de recherche se focalise sur le monde occidental, des croisades à nos jours. Si les préjugés et les discriminations ethniques internes sont visibles en Europe du Moyen Âge au xxe siècle, l'expansion européenne, quant à elle, engendra un ensemble cohérent d'idées et de pratiques

concernant les hiérarchies entre les peuples des différents continents. Je ne prétends pas que la réalité du racisme soit exclusive à cette partie du monde ; l'Europe fournit simplement un cadre relativement cohérent qui sera comparé à d'autres parties du monde où des phénomènes similaires se sont manifestés.

L'ouvrage repose en grande partie sur l'analyse de sources primaires imprimées et visuelles, qui peuvent nous fournir de nouveaux indices sur le passé, tout en bénéficiant de la lecture critique d'une importante et vaste littérature secondaire sur le racisme réalisée dans divers domaines¹. L'hypothèse principale qui guide ma recherche est que, tout au long de l'histoire, le racisme, en tant que préjugé concernant l'ascendance ethnique associé à des actions discriminatoires, a été motivé par des projets politiques.

QUESTIONS

Comment se fait-il qu'une même personne puisse être considérée comme noire aux États-Unis, de couleur dans les Caraïbes ou en Afrique du Sud, et blanche au Brésil? Cette question a déclenché mes recherches sur l'histoire du racisme il y a douze ans. L'arbitraire m'est apparu comme le problème principal, pourtant j'avais appris à prendre au sérieux les formes de classification. Les classifications peuvent façonner le comportement humain à tous les niveaux de la société. Dans le cas présent, il semblait évident que la classification raciale avait un immense pouvoir pour hiérarchiser les groupes sociaux et pour fixer les contraintes et les possibilités de la population dans les pays concernés. J'ai consulté les principales études comparatives sur le racisme réalisées par Pierre van den Berghe, Carl Degler et George M. Fredrickson². Ces travaux identifient clairement les perceptions raciales communes et divergentes aux États-Unis et au Brésil – un exemple de divergence étant qu'une goutte de sang africain définissait les Noirs aux États-Unis, tandis qu'au Brésil, le statut de classe moyenne blanchissait une personne. Mais j'ai eu le sentiment que le contexte historique et l'évolution des formes de classification n'avaient pas été suffisamment explorés. Le contraste actuel entre la France et les États-Unis est révélateur : la classification raciale a été officiellement abolie par les Français, car elle est considérée comme renforçant les préjugés racistes, alors qu'aux États-Unis, la classification raciale fait partie de toutes les enquêtes bureaucratiques, en particulier pour les personnes entrant dans le pays. D'ailleurs, le terme « race » a été réapproprié par les Afro-Américains, et réintroduit comme expression de l'identité collective et comme outil politique contre la discrimination. L'idée de la classification raciale comme construction sociale pour justifier des hiérarchies et monopoliser des ressources a été renversée.

Au fur et à mesure que mon travail avançait, je me suis rendu compte que la question qui l'avait inspiré était fondée uniquement sur la couleur de la peau. Il n'incluait pas, par exemple, les Amérindiens, dont on peut dire que la couleur de la peau est similaire à celle de nombreux Blancs européens. Une fois de plus, je me suis senti piégé par les ruses de la classification. Quand et comment l'idée de la peau rouge a-t-elle été inventée ? Comment le contraste entre la peau blanche et la peau noire a-t-il pu être maintenu malgré toutes les gradations évidentes, tant en Europe qu'en Afrique ? Je me suis également rendu compte que la classification raciale, formulée aux xVIIIe et XIXe siècles en Europe et aux États-Unis à des fins scientifiques, visait à inclure tous les peuples du monde dans un arrangement relationnel, systémique et hiérarchique. Cette tentative allait bien au-delà d'une simple variété de couleur de peau. Je devais relier des expériences coloniales précises à cette vision globale des peuples du monde. C'est ainsi que je définis ma prochaine série de questions. Comment les systèmes de classification raciale ont-ils été élaborés ? Comment ces systèmes ont-ils varié dans le temps et dans l'espace ? Dans quelle mesure ont-ils faconné l'action humaine ? Comment les classifications raciales ont-elles été influencées par les conflits et les intérêts sociaux ? Comment les hiérarchies raciales ont-elles reflété les préjugés et stimulé les actions discriminatoires ?

Cette liste de questions laissait encore des lacunes dans mon enquête. Les juifs, par exemple, ont rarement été définis par la couleur de leur peau. Ils n'avaient même pas été inclus dans les principales théories sur les races élaborées aux XVIII^e et XIX^e siècles. Pourtant, ils furent la cible principale de l'extermination raciale dans l'Allemagne nazie. À la lumière de ce cas dévastateur de génocide, le racisme ne peut être compris dans les limites de l'histoire intellectuelle. Au contraire, les pratiques politiques et sociales sont cruciales. C'est pourquoi j'ai décidé d'étudier le racisme en tant que préjugé ethnique et pratique de la discrimination et de la ségrégation. La classification raciale ne peut être écartée puisqu'elle a été utilisée pour légitimer l'intervention institutionnelle ou justifier l'action informelle de groupes sociaux. Je devais donc comprendre les pratiques, les stéréotypes et les idées de classification comme étant liés. Les classifications se nourrissent des perceptions des autres peuples du monde, qui doivent être reconstituées. Ensuite, j'ai élargi mes recherches à d'autres cas de génocide concernant les Herero en Namibie et les Arméniens dans l'Empire ottoman. Je me suis rendu compte que différentes formes de racisme émergeaient dans le temps et dans l'espace, en fonction de conjonctures spécifiques. J'ai dû me détacher d'une perspective de racisme linéaire et cumulatif, ce qui m'a conduit à la dernière question cruciale : dans quelles conditions la discrimination et la ségrégation se sont-elles transformées en extermination raciale?

INTERPRÉTATIONS

L'idée que la théorie des races précède le racisme – une opinion relativement consensuelle parmi les historiens – suppose que l'idée de l'ascendance ethnique fut développée dans l'Europe des XVIII^e et XIX^e siècles par la théorie des races, qui définissait une

division naturelle de l'humanité en sous-espèces placées dans une hiérarchie³. Elle affirme également que la théorie des races devint un outil majeur pour créer et justifier la discrimination et la ségrégation. Cette approche considère que les conflits ethniques antérieurs avaient été causés par des divisions religieuses, par opposition à une division moderne et naturelle. Enfin, elle met en évidence l'utilisation historique du mot « race », par opposition à la création au xxe siècle du mot « racisme ».

À mon avis, la classification n'a pas précédé l'action. Les préjugés concernant l'ascendance ethnique, associés à des actions discriminatoires, ont existé à différentes périodes de l'histoire, même si je reconnais l'impact critique du cadre scientifique fourni par la théorie des races. Les notions de sang et d'ascendance jouaient déjà un rôle central dans les formes médiévales d'identification collective, tandis que le clivage ethnique et racial moderne a été largement inspiré par l'antagonisme religieux traditionnel. La théorie des races était imprégnée de contradictions, c'est pourquoi j'aborderai le sujet au pluriel. Parler de race avant le racisme, c'est suivre une approche nominaliste. Lucien Febvre souligna il y a longtemps que le contenu peut exister avant le nom qui l'exprime⁴. Je reviendrai plus tard sur l'importance du vocabulaire et sur mes propres choix.

L'hypothèse selon laquelle le racisme est un phénomène moderne a récemment été remise en question⁵. Benjamin Isaac conteste la vision largement acceptée établie par Frank Snowden, selon laquelle les Grecs et les Romains avaient des préjugés à l'égard des barbares et des personnes noires, mais que ces préjugés étaient culturels plutôt que naturels⁶. Les barbares ne parlaient pas le grec, ce qui signifie qu'ils ne connaissaient pas les habitudes, les idées et les règles de comportement établies par les Grecs. Les personnes noires étaient qualifiées de « visages brûlés », sens originel du nom « Éthiopien » en grec, mais les préjugés sur la couleur de la peau ne se traduisaient pas, selon Snowden, par des politiques d'exclusion sociale. La division entre les personnes libres et les esclaves, ou entre les Grecs et les barbares, était plus importante.

Contre cette vision, Isaac rassemble un argumentaire richement détaillé appuyant l'existence du racisme dans l'Antiquité. Selon Isaac, les préjugés étaient constamment produits et largement diffusés, s'avérant nuisibles pour leurs victimes. Cette approche permet de démontrer l'existence de préjugés enracinés concernant l'ascendance collective, mais elle ne parvient pas à mettre en évidence une action discriminatoire cohérente et systématique – le deuxième élément crucial du racisme. Elle a cependant l'avantage de montrer l'importance des préjugés, certains d'entre eux anticipant des idées que les historicistes avaient placées au xviii siècle. De plus, ces préjugés étaient instables, car ils étaient appliqués successivement à différents peuples, en fonction de l'évolution des conjonctures politiques. Isaac explique comment les préjugés sont façonnés par des intérêts spécifiques et les servent.

L'inscription de l'histoire du racisme dans un cadre historiciste (ou compartimenté) a été remise en cause de manière décisive par la première histoire générale du racisme dans le monde occidental du Moyen Âge au xxe siècle de Fredrickson. Cette étude rompt avec une approche qui considère le passé par tranches, car elle établit des liens et évite l'anachronisme. Fredrickson distingue systématiquement le racisme informel, pratiqué par des groupes sociaux dans la vie quotidienne, du racisme institutionnel, soutenu par l'État et transformé en politique officielle, comme dans le sud des États-Unis, en Allemagne et en Afrique du Sud. Il souligne à juste titre l'effondrement de ce racisme institutionnalisé entre 1945 et 1994, malgré la persistance d'un racisme informel. Fredrickson insiste également sur le regard racial médiéval et de la première modernité, qui plaçait le sang et l'ascendance au cœur des principaux préjugés et actions discriminatoires, en les fondant sur le lignage et l'enquête généalogique. Cependant, l'auteur accepte l'idée établie selon laquelle la religion joua un rôle crucial dans la formation des préjugés médiévaux et de la première modernité, ainsi que dans les actions discriminatoires, tandis que l'idée légitimée scientifiquement d'une hiérarchie naturelle des races a, quant à elle, influencé l'action politique moderne.

Au contraire, je soutiens que les réalités modernes du racisme, en particulier à l'encontre des Arméniens et des juifs, montrent que la séparation entre les hiérarchies religieuses et naturelles est beaucoup plus floue qu'on ne l'admet généralement. En outre, Fredrickson n'a pas systématiquement remis en question le clivage entre nature et culture. Claude Lévi-Strauss avait formellement placé cette séparation au centre de l'étude anthropologique, même dans ses livres posthumes sur le Japon⁸. À mon avis, ce clivage n'est pas universel; le Japon lui-même est un pays où l'idéal d'une symbiose entre nature et culture a toujours été défendu. Il fallut l'exploration approfondie et convaincante de Peter Wade sur la race et le racisme en Amérique latine pour remettre en question la division traditionnelle entre nature et culture⁹. Mais cette approche est loin d'être totalement acceptée.

Le problème principal du livre de Fredrickson est que presque toutes les références à l'histoire médiévale et à la première modernité sont dérivées, ce qui crée un cadre schématique et artificiel. Le contexte historique des préjugés et des actions discriminatoires n'est pas présenté de manière convaincante. Le récit du livre présente des sauts considérables en passant de la persécution des juifs au Moyen Âge et de la persécution des nouveaux chrétiens d'ascendance juive en Ibérie, aux théories des races au XVIIIe siècle. L'ouvrage se concentre exclusivement sur les actions discriminatoires à l'encontre des juifs et des personnes noires; les Arméniens, par exemple, ne sont pas mentionnés. Il s'agit d'un problème important, car les préjugés concernant l'ascendance ethnique, associés à des actions discriminatoires développèrent avec le temps des hiérarchies de types d'êtres humains. Dans ma perspective, le racisme est relationnel, plaçant des groupes spécifiques dans des hiérarchies contextualisées en fonction d'objectifs concrets. Enfin, Fredrickson n'aborde pas l'impact du nationalisme sur la théorie raciale et les pratiques racistes, si ce n'est pour dire que le racisme se développe généralement dans un cadre national. Le nationalisme est une question cruciale pour la longue période allant des années 1840 aux années 1940, ce qui conduit de plus en plus à des échanges productifs entre les historiens du racisme et ceux du nationalisme. Comme nous le savons, le cas le plus extrême de mélange de nationalisme et de racisme a été celui de l'Allemagne nazie, qui fit de l'exclusion du peuple juif une politique d'État. Mais nous devons également considérer les cas antérieurs de l'Empire ottoman, dont les politiques définissaient l'exclusion des minorités; ou de la Russie, qui a connu des pogroms réguliers et des déportations massives de populations ethnoreligieuses au cours des xixe et xxe siècles.

Cette discussion mène au principal cadre d'interprétation appliqué au racisme en tant que phénomène historique. De nombreux historiens, explicitement ou implicitement, considèrent le racisme comme un phénomène commun à toute l'humanité, qui émerge ici et là dans des circonstances particulières, et qui est accentué par une fierté naturelle d'appartenance et par la rivalité avec les concurrents. Cette approche immanente considère le racisme comme faisant partie de la condition humaine. Arthur Keith (1866-1955), anatomiste qui fut recteur de l'université d'Aberdeen et président de l'Institut royal d'anthropologie, considérait que la race et la nation étaient identiques, assimilant ainsi le racisme immanent à un caractère national essentialisé – une question que j'aborderai au début de la troisième partie. Pour Keith, le sentiment de race « fait partie de la machine évolutive qui protège la pureté de la race ; les préjugés humains ont généralement une signification biologique »10. De ce point de vue, toute histoire devrait se limiter à une approche phénoménologique, puisque son cadre serait fourni par les instincts naturels et la compétition engendrée dans l'émergence ou l'affirmation des nations/ races. Je rejette cette vision immanente, qui ne repose ni sur des bases scientifiques, ni sur des preuves historiques. Je crois qu'il faut enquêter sur les circonstances spécifiques de l'émergence à la fois des pratiques sociales qui excluent des groupes ciblés et des théories raciales. Ces pratiques et ces théories ne sont pas universelles et n'ont pas la même configuration à travers le temps

et l'espace, comme le montrera l'élargissement de mon analyse à la Chine, au Japon et à l'Inde¹¹.

L'interprétation marxiste relie le racisme aux relations de production. Elle considère les préjugés concernant l'ascendance ethnique et les actions discriminatoires comme un pilier idéologique et politique de l'accumulation du capital, permettant de maintenir les salaires bas et justifiant l'exploitation de types d'êtres humains considérés comme inférieurs 12. Il s'agit d'une mise à jour intelligente pour les temps modernes de la notion aristotélicienne d'esclavage naturel, qui justifiait et créait un cadre naturel pour l'existence du travail forcé. L'avantage de cette interprétation - sa clarté - est précisément son problème : une portée et un pouvoir explicatif limités. Elle reste strictement liée aux relations économiques ; elle contribue à la compréhension des aspects coloniaux et postcoloniaux de la division internationale du travail, qui maximisait les profits tout en minimisant les coûts de production et les perturbations politiques. Mais elle ne fournit pas un niveau d'explication global. Immanuel Wallerstein, par exemple, rejette les politiques nazies d'extermination des juifs comme irrationnelles, car elles ne correspondent pas au modèle d'une division racialisée du travail. Pourtant, il est évident qu'il existe des formes de rationalité qui dépassent le cadre économique.

Les approches politiques et sociales fournissent de meilleurs modèles d'interprétation. Aux États-Unis, le racisme a été analysé comme un projet politique qui créa ou reproduisit des structures de domination fondées sur des catégories raciales, acceptées d'emblée pour structurer les institutions et les identités jusqu'à aujourd'hui¹³. Max Weber aborda le problème avec subtilité il y a un siècle : il lia le racisme et les théories raciales à la monopolisation du pouvoir social et de l'honneur, tout en jouant un rôle dans la révélation de l'arbitraire de la classification raciale à son époque¹⁴. C'est la lutte pour le monopole du pouvoir social qui est l'enjeu du racisme et des théories raciales. Les préjugés sur l'ascendance ethnique couplés à des actions

discriminatoires sont donc liés à des projets politiques, même s'ils ne sont pas toujours intégrés et institutionnalisés par l'État. Ces interprétations inspirent mon hypothèse selon laquelle le racisme est déclenché par des projets politiques et lié à des conditions économiques spécifiques. Le racisme peut être alimenté ou freiné par des pouvoirs influents, et il est canalisé par un enchevêtrement complexe de mémoires collectives et de possibilités soudaines – un enchevêtrement qui peut transformer les formes et les cibles du racisme.

SÉMANTIQUE

Les concepts utilisés pour analyser le racisme sont eux-mêmes le fruit de l'histoire, d'où la nécessité de les contextualiser. Les substantifs « raciste » et « racisme » furent créés dans les années 1890 et 1900 pour désigner les promoteurs de la théorie raciale et de la hiérarchie des races. La division de l'humanité en groupes d'ascendance censés partager les mêmes caractéristiques physiques et mentales fut réduite pour répondre à des contextes politiques spécifiques. Ces groupes furent placés dans une relation de supériorité ou d'infériorité. Dans les années 1920 et 1930, les mots « raciste » et « racisme » prirent le sens d'hostilité à l'égard des groupes raciaux. Ces innovations linguistiques reflétaient les politiques ségrégationnistes dans le sud des États-Unis et le développement de mouvements nationalistes en Europe basés sur des théories raciales, notamment la montée en puissance des nazis en Allemagne. Les antonymes « antiraciste » et « antiracisme » firent leur apparition dans les années 1930 et 1950, respectivement, pour exprimer une protestation politique contre les préjugés raciaux, la discrimination et la ségrégation¹⁵. L'ampleur sans précédent de la transformation des préjugés raciaux en action politique, entraînant plusieurs millions de morts, fut constatée après la défaite de l'Allemagne nazie lors de la Seconde Guerre mondiale. La découverte de l'ampleur des politiques

d'extermination raciale conduisit à l'adoption d'un antiracisme qui est aujourd'hui la norme.

Alors que le substantif « racisme » acquit ainsi un contenu précis, le sens du mot race est extrêmement instable. Celui-ci commenca à être utilisé au Moyen Âge comme synonyme de caste et fut appliqué à la culture des plantes et à l'élevage des animaux. Au Moyen Âge tardif, il était utilisé pour définir la lignée noble en Italie et en France. Au cours de la longue lutte ibérique entre musulmans et chrétiens, suivie d'une expansion outre-mer, le terme « race » acquit une signification ethnique, d'abord appliquée aux personnes d'ascendance juive et musulmane, signifiant une impureté de sang, puis appliquée aux Africains et aux Amérindiens. Le contenu sémantique du mot s'était donc développé à travers un système de classification ethnique hiérarchique dans le contexte ibérique. Au XVIII^e siècle, le substantif « race » fut utilisé en Europe pour désigner le sexe féminin et, en général, les variétés d'êtres humains. Dans le cadre des théories sur les races, le nom acquit un rôle ambigu en désignant des sous-espèces, virtuellement transformées en espèces par le racisme scientifique (ou racialisme) au milieu du XIX^e siècle. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, alors que le nationalisme triomphait dans le monde occidental, le substantif « race » s'imposa comme le synonyme de nation¹⁶.

Les ravages extraordinaires de la Seconde Guerre mondiale, largement inspirés par les théories raciales, remirent en question les fondements scientifiques de ces théories et la notion même de race. Le débat lancé par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO) à la fin des années 1940 ne s'acheva pas avec la cartographie et le séquençage du génome humain en 2000¹⁷. Aujourd'hui, les scientifiques contestent le fondement biologique de la race, puisque la variation génétique à l'intérieur des groupes dits raciaux dépasse celle observée entre eux. Cependant, ils reconnaissent l'existence de certains groupes ethniques présentant des prédispositions médicales spécifiques, notamment en matière d'immunité et de vulnérabilité aux maladies¹⁸. Parallèlement, comme je l'ai déjà mentionné, le

terme « race » a été utilisé par les Afro-Américains pour exprimer leur identité collective et renverser l'usage péjoratif initial du mot. La question du « désir » de race a été examinée dans ce contexte politique et culturel¹⁹. Elle nécessite une réévaluation de la notion d'identité en tant que perception relationnelle d'appartenance, qui influence les individus, les groupes et les communautés dans le temps et dans l'espace, dans un processus permanent de construction et de reconstruction²⁰. Le racisme joua certainement un rôle parmi les groupes ciblés, créant des interconnexions complexes d'identités résistantes.

Le lien exclusif du racisme avec l'Europe a été remis en question par diverses études sur la Chine, le Japon et l'Inde²¹. Les conflits entre les Touaregs et d'autres ethnies d'Afrique de l'Ouest ont récemment été interprétés à travers l'idée de race et de hiérarchie raciale, considérée comme antérieure à l'héritage colonial²². Si l'expansion musulmane apporta des idées de filiation partagées avec les peuples chrétiens latins, l'extension de cette approche à l'analyse du génocide des Tutsi nécessite une recherche plus approfondie des traditions locales. Le risque, ici comme ailleurs, est de réifier la notion de race.

L'instabilité du substantif « race » prouve que la classification reflète davantage le contexte historique qu'elle ne le définit. Le problème est que le terme « race » est désormais trop marqué par les pratiques politiques de ségrégation et d'extermination pour être utilisé par les chercheurs sans réflexion critique. Cela explique pourquoi les anthropologues et les historiens ont commencé à chercher d'autres termes pour désigner les groupes collectifs en dehors des contraintes idéologiques et anachroniques de la classification raciale. Le terme « ethnique » s'est imposé comme un choix évident, puisqu'il fut forgé au XIII^e siècle à partir du terme latin chrétien *ethnicus* (païen ou gentil), lui-même issu de la désignation grecque du peuple, *ethnos* (nation ou race)²³. Ce terme promettait de combiner les notions d'identité collective et d'« altérité » sans être chargé de préjugés raciaux. Le problème soulevé par les anthropologues concerne le risque d'essentialiser des groupes dont les frontières ont été fluctuantes et qui ont connu des processus de fragmentation et de réorganisation. L'invention du terme « ethnicité » a cherché à répondre à cette notion de fluidité. J'utiliserai les termes « ethnique » et « ethnicité » pour désigner les groupes qui s'identifient par une ascendance commune, en mettant l'accent sur la fluidité et la recomposition à travers le substantif « ethnicité ». Dans certains cas, lorsque des chercheurs récents le considèrent comme le plus approprié, j'utiliserai le substantif « lignage », comme en Afrique de l'Ouest, où la parenté joua un rôle dans la structuration des groupes professionnels et des entités politiques traditionnelles.

La notion de racisme que j'utiliserai dans ce travail résulte d'une réflexion sur la sémantique historique ainsi que sur les développements conceptuels dans les sciences sociales. Le racisme attribue un ensemble unique de caractéristiques physiques et/ou mentales, réelles ou imaginaires, à des groupes ethniques précis, et estime que ces caractéristiques se transmettent de génération en génération. Les groupes ethniques sont considérés comme inférieurs ou divergents par rapport à la norme représentée par le groupe de référence, ce qui justifie la discrimination ou la ségrégation. Le racisme vise non seulement les groupes ethniques considérés comme inférieurs, mais aussi les groupes considérés comme concurrents, tels que les juifs, les musulmans ou les Arméniens. Les éléments cruciaux de l'ascendance, des préjugés et de l'action discriminatoire se retrouvent dans le passé, non seulement dans les pratiques, mais aussi dans les perceptions : les termes « inférieur », « préjugé », « exclusion » et « séparation » furent utilisés au Moyen Âge tardif, tandis que les termes « infériorité », « stigmate », « ségrégation » et « discrimination » sont apparus dans les sources au xvie et xviie siècles24. Il n'en reste pas moins que les préjugés liés à l'ascendance ethnique ne suffisent pas à identifier le racisme; ces préjugés doivent être accompagnés d'actions discriminatoires.

Le racisme se distingue de l'ethnocentrisme en ce qu'il ne se réfère pas à un voisinage méprisé ou craint ou à une communauté éloignée dans l'abstrait. Il vise généralement des groupes avec lesquels la communauté de référence est engagée – des groupes considérés comme formés par des individus soudés par des liens de sang ou de descendance. L'ethnocentrisme peut exprimer un mépris pour une autre communauté, tout en acceptant l'inclusion d'individus issus de cette communauté, alors que le racisme considère que le sang affecte tous les membres de la communauté visée. La notion d'ethnocentrisme peut être étendue à la rivalité des appartenances religieuses, confessionnelles ou nationales, bien que dans certains cas la notion d'ascendance soit profondément ancrée dans la perception que les groupes ont les uns des autres.

Le terme « génocide » est le dernier concept-clé introduit dans ce travail. Il désigne l'extermination (ou la tentative d'extermination) délibérée et systématique d'un groupe ethnique ou national. La Convention des Nations unies pour la prévention et la répression du crime de génocide, approuvée en 1948, définit le phénomène comme « des actes commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux ». Les actes énumérés comprennent le meurtre de membres du groupe visé, l'atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale, la soumission intentionnelle à des conditions d'existence devant entraîner la destruction physique du groupe, l'imposition de mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe et le transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe²⁵. Nous verrons comment cette définition précise couvre les différents cas abordés dans la cinquième partie de ce livre.

PORTÉE

L'expansion européenne fournit le cadre de ma recherche dans le temps et dans l'espace. L'exploration d'autres continents élargit radicalement le champ des préjugés sur l'ascendance ethnique et des actions discriminatoires. L'expansion outre-mer et l'implantation coloniale stimulèrent la classification des variétés

d'êtres humains, essentielle à la définition et à la justification des hiérarchies. Ce vaste mouvement de populations donna lieu à une nouvelle géographie, une nouvelle cartographie et une nouvelle perception des peuples du monde, toutes mesurées selon les critères et les besoins des Européens²⁶. L'expansion de l'Europe latine fut relancée avec les croisades. Ce processus massif de conquête et de migration visait la Terre sainte et était lié à la rechristianisation de la Sicile et de l'Ibérie. L'intégration des territoires conquis nécessitait des politiques d'inclusion, mais aussi de ségrégation ou de discrimination des populations locales. Le processus apporta avec lui des perceptions anciennes et nouvelles des différents peuples, façonnant des classifications et des hiérarchies.

La première partie de mon livre aborde ce processus dans le contexte historique plus large de l'Antiquité classique, des invasions barbares et de l'expansion musulmane, car de nombreux préjugés ont des racines anciennes. La tension entre l'universalisme de l'Église ou de l'Empire et les conflits d'intérêts locaux sur l'assujettissement des populations est au cœur de cette partie, dans laquelle j'inclurai les périphéries européennes, en établissant un lien entre le colonialisme interne et le colonialisme externe. L'expansion européenne outre-mer, marquée par les voyages de Christophe Colomb (1451-1506) en Amérique et de Vasco de Gama (1469-1524) en Inde dans la dernière décennie du XVe siècle, représentait un processus à long terme, permettant l'exploration de nouvelles mers, de nouvelles terres, de nouveaux cieux et de nouvelles variétés d'êtres humains. La cartographie déplaça son centre de Jérusalem vers l'Europe, symbolisant ainsi la nouvelle affirmation du vieux continent par rapport à l'Asie, à l'Afrique et au Nouveau Monde. Le mythe des continents, déjà forgé dans le monde grec et romain, fut suivi par la personnification de ces continents, leur conférant des attributs qui configurèrent une hiérarchie des peuples à l'échelle mondiale. Cette affirmation décisive de l'Europe au xvie siècle aurait des conséquences importantes à long terme. Elle fournit le modèle pour la collecte de données sur la géographie, l'économie et l'histoire naturelle. La deuxième partie de cette étude analyse la vision européenne des peuples et de l'humanité lors de la première modernité, en montrant l'importance de la notion de pureté de sang en Ibérie, à l'instar des perceptions médiévales des juifs et des musulmans. Elle examine également les perceptions et les stéréotypes liés aux Africains, Asiatiques, Américains et Européens, car ceux-ci exprimaient des projets politiques d'expansion qui influençaient ainsi les classifications utilisées dans les théories des races.

La troisième partie du livre traite des sociétés coloniales du XVIe au XIXe siècle, en analysant les processus concrets de conquête, les transferts de population et la construction de nouvelles sociétés définies par la suprématie blanche. Elle étudie la classification des personnes émergeant des conditions locales et régionales, dans lesquelles l'avilissement des castas inférieures dans le monde ibérique pouvait atteindre la déshumanisation par le biais de métaphores animales transférées dans les cultures coloniales du nord de l'Europe. Je relierai les formes de classification à la structure ethnique afin de montrer la dynamique interdépendante entre la pratique sociale et la taxonomie. Cette partie explore le rôle des projets politiques, des mesures centrales et locales, de la discrimination et de la ségrégation institutionnalisées, ainsi que la convergence et la divergence des pratiques entre les principales puissances coloniales européennes : le Portugal, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la France et les Pays-Bas. Le commerce des esclaves, l'esclavage et la résistance amérindienne sont au cœur de cette analyse. Le caractère unique du cas américain sera comparé à la présence européenne en Asie. L'esclavage ayant façonné les sociétés coloniales américaines de manière si importante, je me pencherai sur l'abolitionnisme, son impact possible sur la notion de droits humains à la fin du XVIIIe siècle et sa relation avec les préjugés concernant l'ascendance.

La quatrième partie examine les théories des races ainsi que leur impact sur les sociétés et les politiques du XVIII^e au XIX^e siècle. Cette partie est nécessairement liée à l'histoire des idées et à l'histoire des sciences. Les principales caractéristiques des théories des

races de Carl von Linné à Houston Stewart Chamberlain sont évoquées. Je mets en avant la première étape de la classification des variétés d'êtres humains étayée par les travaux de Georges-Louis Leclerc de Buffon, Emmanuel Kant, Petrus Camper, Johann Friedrich Blumenbach, Georges Cuvier, James Cowles Prichard et Alexander von Humboldt. L'accent sera mis sur les différentes perceptions et l'importance des débats clés au cours desquels l'instabilité des tendances conceptuelles et les doutes liés à la définition des frontières entre les races sont devenus évidents. L'étude du racisme scientifique au milieu du XIXe siècle nous permet de voir les formes de classification comme étant liées à la lutte politique – dans ce cas, la tension croissante entre le nord et le sud des États-Unis, exprimée par les politiques opposées du « free soil » et de l'esclavage, qui conduisit à la guerre de Sécession. En m'intéressant plus particulièrement à Charles Darwin, je montrerai comment la notion d'évolution a rendu caduc l'affrontement entre monogénistes (défenseurs d'une création unique) et polygénistes (défenseurs de créations multiples), pour être immédiatement convertie en un système d'idées sur l'évolution sociale et une vision hiérarchisée des différents stades de l'humanité.

La cinquième partie concerne le développement des politiques raciales dans des pays spécifiques à partir de la fin du XIX° siècle. Une étude des politiques d'exclusion et d'extermination mises en œuvre en Europe sous le défunt Empire ottoman et dans l'Allemagne nazie permettra de réfléchir à l'impact du nationalisme et à sa fusion avec les notions de race, qui s'avérèrent mortifères dans ces contextes. J'analyserai également la réapparition massive du travail forcé et de l'esclavage dans l'Allemagne nazie et l'Union soviétique des années 1930, ainsi que la déportation de populations entières. Le dernier chapitre est un chapitre comparatif. Il aborde les formes européennes de racisme après la Seconde Guerre mondiale, les politiques de ségrégation aux États-Unis jusqu'à la campagne pour les droits civils, les actes de génocide contre les Herero en Namibie en 1904 et les Tutsi au Rwanda en 1994, ainsi que l'émergence et le déclin de l'apartheid en Afrique

du Sud. Je termine en examinant le phénomène à long terme des préjugés concernant l'ascendance ethnique associés à des actions discriminatoires dans trois pays asiatiques qui ne furent que peu touchés par l'expansion européenne jusqu'au XIX^e siècle : la Chine, le Japon et l'Inde.

Ce livre reconstitue les préjugés autour de l'ascendance ethnique parce qu'ils fournissent le contexte de l'émergence de l'action raciste. En examinant des auteurs spécifiques, je ne veux pas dire qu'ils étaient nécessairement racistes. Dans de nombreux cas, ils participèrent à la création de stéréotypes, discutèrent des préjugés ou introduisirent de la complexité dans la perception des variétés d'êtres humains; dans d'autres cas, ils ont etés impliqués dans les théories des races, mais pas dans l'action discriminatoire. C'est pourquoi j'ai tenté de trouver un équilibre entre l'analyse des préjugés ethniques et l'action discriminatoire : les premiers étaient clairement plus fluides et présents que la seconde ne l'était, mais la discrimination ne pouvait être mise en œuvre sans un contexte de préjugés.

Les problèmes liés aux migrations massives, à l'intégration des minorités et aux relations entre les civilisations sont loin d'être résolus dans ce monde. Comme l'a dit Marc Bloch, nous devons étudier le passé pour comprendre le présent et préparer l'avenir²⁷. J'espère qu'une analyse historique rigoureuse pourra contribuer à mettre fin à l'histoire du racisme, dont traite ce livre.